Portrait

RENNES, PARIS, NEW-YORK

Etienne Daho, le chanteur cow-boy

Il chante, d'une voix formidablement suave, des histoires de cow-boy, de fins de nouba, de larmes dans les yeux bleus, des chansons alcoolisées pleines de pluie et de langueurs. Son premier album, Mythomane, *avait été un flop ; le second,* La Notte, la notte *(le* Monde *du 19 mai), est un triomphe : trois mille exemplaires vendus chaque jour en France, depuis huit semaines ; le disque sort maintenant en Italie et au Québec. Etienne Daho se produira au* Ritz, *à New-York, du 7 au 21 juillet. Il n'y a pas trop de hasard dans ce succès : Etienne Daho est un jeune homme de son temps.*

IL est né le 14 janvier 1957, à Paris, d'un père rentier, d'une mère chimiste. Ses deux grandes sœurs, Mimi et Fanfan, bien délurées, emmènent leur petit frère, qu'elles appellent tantôt Titin tantôt Junior, dans un dancing en vogue de la place Blanche, *La Locomotive,* près du Moulin Rouge. C'est un après-midi de l'année 1966, le petit Titin a huit ans ; dans le couloir de la *Locomotive* il y a une bizarre machine, une sorte de Photomaton sonore : on met une pièce de 5 F dans la fente, on s'enferme dans une cabine et l'on a cinq minutes pour chanter, déblatérer ou faire le zouave. Junior susurre la seule chanson qu'il connaît par cœur : *Tout au long du chemin,* d'Hugues Aufray, son premier remake. Au bout de quelques instants, la machine crache un 45 tours : le premier disque d'Etienne Daho, ses premières intonations languides, un « vintage » qui, bientôt, sera hors de prix.

A onze ans, Etienne se retrouve à Reims, où la famille a déménagé, puis à Rennes, où il va rester jusqu'à la fin de sa scolarité. Il lit son premier livre, *Minuit,* de Julien Green, en poche, il a l'impression d'avoir des lectures de grand. Il engloutit tout Jack London. Plus tard il lira Henry Miller, Proust, Artaud, Hemingway, Selby, mais ça ne semblera pas avoir plus d'importance, pour lui, qu'aller à la piscine ou boire du thé à la mandarine. Il a une âme de fan, et par conséquent une idole. Il s'avoue *« complètement fou de James Dean » : « Ce n'est pas très original,* dit-il, *mais il me touche beaucoup ; j'aime chez lui, comme chez Dutronc, son espèce de personnage myope, incompréhensible, timide. Pourtant, je n'ai pas eu envie de lui ressembler ni de m'aligner sur aucune vedette comme sur un point de repère. Les copains de ma vie que j'ai trouvés particulièrement drôles ou subtils m'ont plus marqué que mes héros. »*

De sa jeunesse, Etienne Daho n'a pas gardé de souvenirs très marquants : *« Je ne me souviens que de l'ennui, je n'étais pas vraiment malheureux mais je ne me suis pas senti bien dans l'enfance, ni dans l'adolescence, ni à la faculté. »* Il fait une licence d'anglais, il suit en même temps des cours au Conservatoire d'art dramatique. Il reconnaît aujourd'hui qu'il était *« d'une nullité affligeante ».* Le jour où il obtient ses diplômes, il jette pour de vrai ses bouquins par la fenêtre. *« Je me suis dit : il est temps de faire quelque chose de sérieux, et ça a été la musique. Comme je ne connaissais pas le solfège, j'ai inventé un système de notation musicale fait de points, de traits, de figures géométriques. »*

A Rennes, c'est l'époque de ce que le magazine *Actuel* surnomme *« la scène rennaise »,* un événement de rock autour du groupe *Marquis de Sade.* Tous les ans, en décembre ont lieu les *Transes musicales :* Etienne Daho n'est jamais monté sur une scène. Il y monte, malheureux : *« J'étais tellement énervé et anxieux que sur les vingt minutes où j'ai pu chanter j'ai eu exactement vingt minutes de hoquet. »*

Mais Étienne est amoureux et, on le sait, l'amour déplace les montagnes. Il emmène notre lascar à Paris, où, comme les damoiseaux d'autrefois, il s'adonne à une entreprise qui revient un peu à aller chanter sous les fenêtres de l'aimée. Il fabrique une déclaration d'amour en forme de disque : *« Je n'ai pas voulu devenir chanteur,* raconte-t-il, *mais j'ai envoyé une lettre discographique. Je n'avais pas d'autre ambition que cette mission : raconter l'histoire de mon amour, lui dire ce que j'avais dans la tête et ce que j'espérais d'elle, je pensais que ça pouvait arranger les choses... »* Il n'en est rien : l'amoureuse semble ne pas comprendre la déclaration, ou feint de ne pas la comprendre, et derrière elle le public ne suit pas.

Le disque s'appelle *Mythomane. « C'était un album pop très naïf,* explique Étienne Daho, *avec des textes hypersimples, au premier degré, et des arrangements minimum. Je voulais presque ne le faire qu'avec une guitare et un harmonica. J'y raconte des histoires de copains et de jolies filles, des moments très quotidiens. Si ce n'est pas trop prétentieux de dire ça, je trouve important de donner des lettres de noblesse à la simplicité quotidienne. Une chanson s'appelait* Tu dors encore : *quelqu'un se réveille, marche dans les rues et va réveiller la fille ou le garçon qu'il aime, au choix. »*

Ses paroles, Étienne Daho semble les écrire au chic, les mains dans les poches, d'un coup de stylo : *« Je pars toujours de la musique et des bribes de phrases viennent en même temps. Je mets cinq à dix minutes à écrire un texte et ensuite je n'y touche plus, c'est presque de l'écriture spontanée, de l'écriture musicale : les mots ont une correspondance avec les sons. Pour moi il serait impensable de mettre une musique sur un texte. Mais une fois sur deux c'est moi qui écris la musique. Il est important pour un chanteur de trouver ses mots et les mélodies de sa vie. »*

Il vit dans un appartement de la place Saint-Georges, avec ses deux acolytes : Arnold Turboust, qui fait les musiques (et assure aussi, sur les pochettes, l'usage du *« Yamaha DX 7, de l'orgue Emulator et du Prophet T 8 »),* et Frank Darcel, qui produit les disques. *« On compose ensemble et chacun dans notre coin, on se prend des après-midi pour travailler sur les morceaux, on voit s'ils tiennent le coup, en général on a beaucoup de matériel au moment de fabriquer le disque ; pour le dernier on avait vingt-cinq chansons, on n'en a gardé que neuf. »*

Il téléphone à Françoise Hardy

Malgré son insuccès, *Mythomane* avait touché un peu les médias, et *« tout le milieu branché, ce petit noyau de gens qui font l'effort d'écouter. Mais j'avais oublié qu'il fallait faire des télés, des radios, des photos. Paniqué, j'ai tout refusé. Je n'étais pas prêt. Après un an de flottement, j'ai senti un déclic : le métier a commencé à m'intéresser ».* Il sort un maxi 45 tours, *le Grand Sommeil,* qui touche un public plus large. Et il reprend le titre dans un second vrai album. Il ne s'agit pas de faire du remplissage : *« Je ne ferai jamais un album dont je n'aimerais pas toutes les chansons. Je suis contre le fait de surproduire. Si je n'ai plus rien à raconter, j'irai vendre des cacahuètes en Bretagne... ».*

Il avait à raconter sa fascination pour Gene Tierney, qu'il venait de découvrir dans *Péché mortel, Laura* et *Shangai Gesture ; il écrit une chanson pour elle, pour célébrer « la sobriété moderne de sa violence »,* c'est *Poppy Gene Tierney.* Adorant Françoise Hardy depuis son adolescence, il voulait absolument reprendre une de ses chansons dont elle aurait écrit paroles et musique. Au cours d'une émission de radio, des *« fans hystéros »* de la chanteuse l'invectivent : *« Comment oses-tu piquer une chanson de Françoise ? »* Finalement, il se décide pour un titre, *Et si je m'en vais avant toi,* une chanson *« hypersensible, brillante, colorée ».* Il téléphone à Françoise Hardy pour lui demander sa permission, elle accepte.

Il se lance dans l'adaptation : *« L'arrangement était démodé, tout était à refaire. Il fallait trouver des arrangements qui soient modernes et qui, à la fois, ne trahissent pas le climat premier du morceau. »* Sitôt qu'il l'a enregistrée, il envoie la cassette à Françoise Hardy, qui le rappelle pour lui dire qu'elle n'écoute plus que ça. *« Tu imagines, j'étais hyperflatté »,* dit Etienne Daho, pour qui presque tout est soit hyper soit branché.

Aujourd'hui, le beau « Et » (c'est comme ça que ses copains l'appellent) a ses fans, qui l'attendent devant sa porte, lui demandent : *« C'est bien toi ? »* (il répond toujours non), et téléphonent au milieu de la nuit pour lui dire des cochonneries ou pas un mot. Il a fait mettre son numéro sur la « liste rouge ». Dans l'appartement, il n'y a rien, qu'*« un bordel indescriptible ».* Etienne a laissé ses livres, ses disques et ses photos de James Dean à Rennes, il n'a emporté que sa collection de petites voitures en plastique, qu'il a accrochées au mur pour les contempler sans trop retomber en enfance.

« Avant, je gardais tout, les boîtes d'allumettes, les bricoles qui me rappelaient les gens que j'avais rencontrés. Aujourd'hui, je pourrais mettre toutes mes affaires dans une valise, que je laisserais à Paris, et partir en voyage. J'ai envie d'aller vivre aux Etats-Unis plusieurs années. J'ai habité à Rennes depuis l'âge de onze ans et j'avais l'impression que c'était toute ma vie, que toutes mes racines s'y trouvaient. Quand j'ai débarqué à Paris, par obligation, je m'en suis épris. Je n'ai jamais envie de quitter cet endroit, comme si des racines me poussaient dans les pieds dès que je les pose quelque part. J'essaie peut-être de combattre mon instabilité mais en même temps toute installation m'angoisse comme une fin.

» Je ne suis tombé amoureux qu'une seule fois, et depuis il ne s'est rien passé, c'est toujours la même histoire. Je ne suis pas du genre à me laisser attendrir et j'aime le conflit dans les rapports. S'installer dans l'assurance de l'autre est ennuyeux. Les premiers temps sont reposants, mais, quand on commence à s'ennuyer avec quelqu'un, il vaut mieux être seul. »

Pour l'instant, Etienne Daho prépare son voyage en Amérique, seul avec un livre : *Johnny Guitare.* Depuis qu'il est petit, il rêve de devenir un cow-boy de western. A la rentrée, à partir d'octobre, il partira en tournée à travers la France. Le cow-boy promet de ne plus avoir le hoquet.

HERVÉ GUIBERT.

★ *Mythomane* et *La Notte, la notte,* d'Etienne Daho, disques Virgin.